Anecdotes diverses relevées par Auguste Piguet sur ses petits carnets

Historica VIII, A8 du fonds P Auguste Piguet des ACV

La foire du Lieu. Elle finit en pointe vers 1860. En dernier lieu il n'y avait plus qu'un banc, celui d'un Bourguignon, marchand d'étoffes.

Dâwe su Bôsâté. Un Reymond de Chez Villard, d'une famille de fustiers, se trouvait au Lieu un jour de foire, ou du moins où celle-ci était encore indiquée sur l'almanach. Ne voyant aucun banc, il emprunta un falot et se mit à parcourir le soi-disant champ de foire. Les jeunes gens de l'endroit l'attaquèrent et finalement l'enfermèrent sous l'Hôtel de Ville, au fond d'une cave.

Mais Dâvi était un hercule qui réussit à desangonner (dézaégréna) la porte et à prendre la clé des champs.

Histoire racontée en patois par le vieux Louis du Risoud.

M. E. Meylan, né en 1860, se rappelle encore avoir vu la foire étant toute petite. Naguère encore signalée par l'almanach bien que disparue de vieille date.

Les foires du Lieu avaient lieu le lundi après celles du Sentier. Les marchands s'en allaient de l'une à l'autre. Selon mon père, il y aurait pareillement eu une foire aux Charbonnières. S'informer.

Les frères Henri & Constant Aubert firent échange de bâtiment vers 1870. Pour loger Paul-Constant lors de son mariage, on construisit au-dessus de l'appartement de Henri. L'échange ne tarda guère. Tous les enfants d'Henri sont nés dans le secteur de bise de la grande maison.

L'école du Solliat se faisait à côté de chez Gaspard Lecoultre avant la construction du collège.

La chambre à boire Chez Pierrotton (Piguet-Dessus) se trouvait autrefois à l'arrière du bâtiment, à côté du magasin. Ce fut Henri Reymond qui transféra le café sur le devant, à l'ancienne chambre à la Louise chez Pierrotton (vers 1890 environ).

Ce fut Siméon Rochat des Charbonnières qui se fit faire le premier pantalon à la Vallée, alors que chacun restait fidèle à la culotte. De là le surnom de **Pantalon** porté par toute la famille.

Culture ancienne du blé. Nos terriers parlent de blé, non d'orge ou d'avoine. Serait-ce qu'ils aient semé une variété de froment ?

Le terme mécle (meteil) souvent utilisé, tend à le faire croire.

En arrière de la Brévine, du côté français, dans les fermes situées à quelque 1200 mètres d'altitude, pousse un froment qui parvient souvent à maturité. Quelque peu différent du froment de la plaine vaudoise.

Il me souvient d'avoir vu Derrière-la-Côte, vers 1885, un superbe champ de **froment** qu'avait planté Christian Bratchi. Ce blé atteignit une maturité parfaite.

La Diesse (Dyès), surnom porté par un Audemars de la Combe. Provient du fait qu'écolier, il prononçait ainsi le nom du bailli Gessler.

Querelles de village au Lieu. Il y eu de tout temps tension entre le Bas et le Haut. Ceux du Bas ou du vent ne manquaient pas une occasion de rappeler à ceux du haut qu'ils étaient exposés à la bise. Il leur était répondu en termes fort aigres.

Le Juge Jaques-David Nicole descendrait, selon Paul-Auguste Golay, de Pierre Moyse Nicole qui fut en son temps notaire au Lieu[1].

La famille avait longtemps vécu sur le Crêt de l'Orient, où Jacques-David serait né. Ayant épousé une Rochat du Brassus, Jacques-David vint s'installer à la lignée où fut plus tard le magasin Rochat-Reymond.

Un Nicole dit L'Ôuzâ, eut un bâtard, le vieux Bricôle qui, d'après sa mère, porta le nom de Nicole.

Un frère de l'Ôuzâ, Georges Nicole, devenu notaire, fit carrière à Lausanne[2]. Il en fut de même de son fils, un second Georges, lui aussi notaire. Ce dernier, mort jeune, laissait un fils nommé Jules-Oscar, encore aux études. Le jeune homme renonça au notariat pour se vouer à l'horlogerie. D'abord assisté par son beau-frère David-Louis, Jules-Oscar vint s'établir au Sentier. Il fut plutôt marchand d'horlogerie que véritable horloger.

Plume d'oie. Était encore en usage à l'école de Derrière-la-Côte en 1863 où Emma chez le Boursier, la future Mr Leyvraz, se distinguait dans l'art de les tailler.

Mais à l'école du Sentier, où cousine Marie entra au printemps de la même année, on ne voyait plus que des plumes d'acier dans la classe de Mr. Bourgeois.

Le père du ministre Louis Leyvraz, qui fut régent de ma grand'mère au Brassus & épousa une des trois sœurs Goy du Moulin, portait le prénom de Jean Louis.

Les gens à leur aise achetaient les plumes d'oie par paquets. Il s'en vendait Derrière-la-Côte, au magasin chez Jean Aubert.

Coulu travaillait en chemise pendant l'été à son établi, les pieds dans un baquet d'eau. Recevait sans sourciller les visites dans cet appareil, même s'il s'agissait de personnes de l'autre sexe. Sa femme n'y trouvait rien d'étrange.

---

[1] Il s'agit d'une erreur. Pas de parenté directe apparemment entre les Nicole notaires venus du Lieu, et Jacques-David Nicole, auteur de a Notice historique sur la Vallée de Joux, publiée en 1840, écrite en 1785.

[2] Ces Nicole sont les descendants en droite ligne de David Nicole notaire du Lieu. Son fils aussi notaire fut David-Moyse et non Pierre Moyse.

Un soir qu'il s'était couché de bonne heure, l'une de nos Allemandes s'en fut quérir le lait. En chemise, Coulu vint lui remettre le pot au lait.

Notre homme traversait souvent le corridor absolument nu pour aller se jeter au bassin de la fontaine. Il ne se formalisait pas le moins du monde d'être rencontré en cet état.

Chirurgiens Golay. D'après Paul-Auguste Golay.

La fille du chirurgien Jaques Golay, elle-même rebouteuse et sage-femme, s'en fut exercer sa profession à Morez. Son père, qui faisait grand cas de ses talents, la consultait sur certains cas difficiles. On ne sait si c'est la même Judith qui, de retour au pays, se maria Chez Bezençon. S'informer auprès de Mr. Léopold Golay, détenteur de certains papiers de la Forge (Voir Historica VII, 93 et 104).

Jacques Golay, chirurgien, habitait la maison de la Clousse. Son frère Abraham, l'armurier, restait à côté chez le Toine où se trouvait la forge. Lui ou ses fils achetèrent le bâtiment le plus septentrional du voisinage des Piguet-Dessus provenant d'une famille Reymond. La forge y fut transportée et donna son nom au nouveau domicile. Avant les Reymond, le bâtiment fut propriété d'un Piguet, marchand de profession.

La Brasserie marcha d'abord fort bien. Des masses de gens s'y rendaient pour entendre discourir Lucien Reymond qui recevait lui-même ses clients.

La marchandise dégénéra sous le régime de Brunner faute de fonds pour procurer des matières premières de bonne qualité.

Lucien Reymond eut tort de mêler John Capt à ses affaires alors qu'il était parfaitement à même de les conduire.

Il fut pendant quelque temps comptable d'Eugène Fréderic Lecoultre au Crêt Meylan, l'un de ses admirateurs. Revint d'Evian à cet effet, tandis que sa femme restait là-bas. Retourna à Evian après la déconfiture d'Eugène Frédéric Lecoultre. S'informer de la date auprès d'oncle Paul.

Selon Paul Magnenat, le café de la Brasserie fut ouvert en 1870. Le père Magnenat en devint le premier tenancier en 1870-1872.

Il fallut céder la place au brasseur Brunner qui fuyait une Allemande qu'il avait mise à mal. Celle-ci vint le menacer sur place et le força à s'exécuter.

Tivoli. Ce fut un Reymond du Solliat, fils du Renard (Abraham-Louis Reymond) qui, avant bu, tomba de la passerelle et se tua. Vers 1860. La tenancière était une Lecoultre de Tivoli, Rose, mère de toute une nichée.

Des cultes catholiques se célébraient Chez le Maître entre 1860 et 1870. La salle de trouvait au plain-pied de la maison dite Chez la Messeillère (plus tard Dondot & Lucien Rochat). Le collège occupa ces mêmes locaux pendant la construction du nouveau bâtiment. Le devant du même bâtiment appartenait à

Paul Amaron qui y avait boulangerie & magasin. Amaron vendit sa portion à Sirop pour se construire un bâtiment neuf.

Notre parenté avec **les Trahliet**, les Aubert du Château & les Truan de Vallorbe, vient de mon arrière-grand-mère Suzette chez Abraham Capt. Celle-ci avait une tante mariée à un Reymond du Bas des Bioux dont descendent précisément les Trahliet en ligne masculine, les Aubert et les Truan en lignée féminine. Mon grand-père cousinait avec le nommé Chéri-Reymond, son germain ou déjà remué de germain.

Mont-Salaz. Mon père soutenait que le Noirmont était le véritable Salaz. Sans doute avait-il raison. Il convient, ce me semble, d'expliquer comme suit le transfert de dénomination.

A l'origine Salaz désignait l'ensemble, soit les deux bosses et la dépression (selle) qui les sépare. Le sens primitif dut être Mon-Sellé, c'est-à-dire pourvu d'une selle, soit dépression en son milieu.

On appelait par contre Noirmont toute la pente assez raide qui s'allonge dès l'orient aux Rousses. Tel devait être encore le cas au XVIIIe siècle. Goethe, lorsqu'il coucha au Brassus en 1777, écrivit que la maison où il logeait était adossée aux premières pentes du Noirmont.

Mais comment par restriction de sens, Noirmont en vint-il à désigner uniquement la bosse qui termine la chaîne à l'extrême sud ?

Il est à présumer que lors des débats entre Berne et la Comté au sujet des bâtiments agrippés à la pente du Noirmont méridional, ce terme finit par lui être appliqué, à l'exclusion du reste du contrefort.

Salaz postule sellatum, pourvu d'une celle. Le patois dit Sâlâ. On s'étonne de l'allongement, sans doute analogique, de la syllabe initiale. Le simple Sâla (celle) présente normalement un â bref.

Caverne des Agouillons. Peu de personnes en connaissent l'existence. Elle se trouve près du faîte de la colline des Agouillons. Mesure environ 5 m. de longueur sur 3 de large.

La tradition prétend qu'en 1815 plusieurs femmes du Pont, redoutant l'arrivée des Autrichiens, y couchèrent plusieurs nuits sur des paillasses.

On sait que la même frousse poussa les femmes du Chenit à se réfugier dans les chalets. Mon arrière-grand-mère s'embarqua avec sa cadette Elise pour les Grandes Chaumilles d'où elle ne redescendit qu'après l'incendie des Rousses, alors que tout danger était passé.

Derrière-la-Côte. Les propriétaires du voisinage Chez Jean Aubert avaient, selon mon grand-père, des droits sur la fontaine chez Isaac Capt. Certaine convention ancienne, dont l'original se retrouverait peut-être, autorisait les

Aubert à brancher un tuyau de faible diamètre dans le voisinage de la doi (source).

Ce fait vient corroborer ma supposition que le mas chez Jean Aubert est un démembrement de celui des Meylan chez le Pô.

Mon frère m'a fait remarquer que les fenêtres du bâtiment Georges-Henri sont légèrement plus petites et placées légèrement en contrebas (du moins au plain-pied) de celles des bâtiments attenants. Il y eut jadis à bise du bâtiment de Georges-Henri, une forge, devenue plus tard remise et démolie vers 18.. La forge en question attenait au cheminet, ce qui permit, avec Jean Aubert, de s'efforcer en 1798 à ce que ceux chez Pierre-Henri construisissent sur le Crêt vis-à-vis. Il fallut se reculer et s'établir en un lieu infiniment moins propice et souvent menacé par les eaux (selon mandat baillival en ma possession).

Lors du **grand incendie du Lieu**, toute la famille chez Pierre-Henri s'en fut contempler les ruines. On ferma la maison. Louise, la cadette, qui n'avait que 3 ans, fut transportée en petit charret.

Au retour, on s'arrêta chez des parents, des Meylan des Esserts-de-Rivaz. L'un de ceux-ci exerçait le métier de tisserand. Les grand-mères Olive et Elise, accompagnées des enfants, lui portaient chaque année leurs pelotons. Cousine Marie se souvient y avoir dîné (un grand plat d'herbes leur fut servi).

Cette famille Meylan abandonna plus tard la localité pour s'établir au Crêt Meylan.

Cousine Marie et oncle Henri ne sont pas au courant de l'origine de notre parenté avec ces Meylan. S'informer auprès de l'oncle Paul s'il faut chercher la filiation du côté de chez Pierre-Henri ou de celui Chez l'Héritier.

Nos grands-pères étaient pareillement apparentés du même côté aux Aubert des Marais, des Meylan aussi, aux Reymond-Châtelan du Lieu. Ils se « récrivaient » entre eux et se rendaient visite de temps à autre.

Mon grand-père Auguste et l'oncle François assistèrent à l'ensevelissement du vieux Georges dit des marais. Ils étaient fort liés avec Henri des Marais qui fut municipal au Lieu.

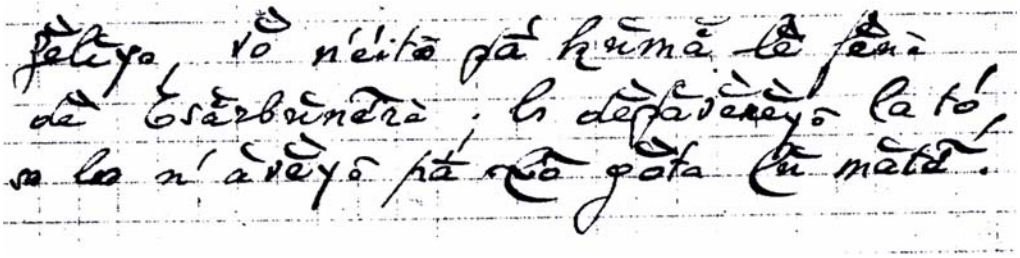
La scierie d'Isaac Meylan, vers la gare, se trouvait au lieu dit : à la Rés Erma (à la Raisse Armand). Ce non fut jadis attribué à un espace assez vaste de l'ancien cimetière à l'imprimerie[3] à peu près. La scierie originelle, qui donna son nom au secteur, se trouvait soit au flanc du moulin, soit plus au nord. La première solution paraît la plus vraisemblable. Tâcher d'établir qui était le scieur Armand.

[3] Ancienne imprimerie Dupuis au Sentier, rue du Pont-Neuf.

Femme foudroyée Chez-le-Maître. C’était une nommée Eugènie Golay-Capt, femme de Louis Chez-le-Christ, âgée de 60 ans environ. Le malheur arriva vers 1850.

David Nicole, voyer, fut chargé de faire le plan de l’Hôtel de Ville du Lieu (1858). Mourut sur ces entrefaites. La veuve et son tuteur réclamèrent 150 francs d’honoraires. La commune exigea une note détaillée. Celle-ci n’ayant pu être fournie, la somme de 100 francs fut offerte à l’hoirie.

Le Sapeur des Charbonnières fut quelques temps fromager Derrière-la-Côte. Il prenait pension chez nous vers 1850 et dit un beau jour à ma grand-mère



Péage du Brassus. 1.2.1775, payé à Mr. Rochat, commis, le péage d’un cheval acheté à la foire de Mouthe en mars 1774, 2 sols 6 deniers.

Cimetière du Bas du Chenit. De nombreux squelettes furent trouvés en 1923 autour des maisons brûlées Marmiton-Piyouyou. Le terrain sablonneux convenait bort bien aux inhumations. Ce cimetière remonte à une époque antérieure à la construction du bâtiment, soit à 1611.

Famine de 1693-1694. La France eut faim. Cet hiver terrible absorba en un rien de temps la récolte d’un été lamentable. Plus de pain. Le blé est à 30 livres le boisseau… Le paysan mâche de l’herbe, des racines.

Les cent vaisseaux gorgés de blé de Russie sont capturés par les Hollandais puis glorieusement délivrés par Jean Bart avec des forces très inférieures au Laye de Helder.

Comme la flotte conduisait Guillaumme II en Angleterre, prudemment ce dernier fit amener son pavillon royal, crainte d’être fait prisonnier.

Bergers de Derrière-la-Côte. Mangeaient il y a un demi-siècle chez les particuliers à raison de 1 jour pour un veau, 2 jours pour un modzon, 3 jours pour une génisse et 4 jours pour une vache. Commençaient leur tournée par le Crêt chez Isaac Capt. S’ils avaient terminé leur séjour chez tous les propriétaires avant la fin de la campagne, prenaient un repas ici, un autre là, pour parfaire.

Redoutaient d’aller chez François Piguet où tout était sale et ou la soupe se gardait au lit de midi jusqu’au soir. Selon Hector Golay-Page, verger vers 1875.

Maison Pierre-Henri. On peut voir sur le soleret les mortaises où s'adaptaient les poutres obliques de soutien de l'ancien néveau (pareilles à celles qu'on voyait naguère à la maison dite Chez Pierre aux Grandes Roches).

La maison Chez Pierre-Henri eut donc son grand néveau s'étendant au devant de la grange et de l'écurie. On ne sait si ce néveau restait ouvert ou se fermait l'hiver au moyen de planches à glissière.

La façade en pierres ne dépassait pas, à l'origine, le perron de la porte d'entrée. Le front fut achevé en 1823 et le néveau fermé sur toute sa longueur et pourvu de fenêtres à l'étage en vue sans doute d'un futur appartement complémentaire. Ce fut alors que mon trisaïeul Pierre-Henri et son fils Gustave Philippe firent graver leurs initiales et le millésime 1828 au linteau extérieur de la porte de grange.

Au néveau derrière, on lit d'autre part le millésime 1794, écrit à la craie rouge au linteau de la porte tendant au grand corridor central. Cette date est celle de la construction de la maison. Elle ne se trouve pas au milieu du linteau, mais un peu vers la droite.

Sur le soleret devant, on voit inscrit contre la paroi du vent (au-dessus du ban de menuisier) : Auguste Aubert, 1832. François Aubert, 1840. Au bas du milieu de la paroi intérieure : Aug. Aubert, François Aubert & Julia Aubert, ma mère. Il semble qu'à ras du plancher sur l'ancien linteau curviligne de l'intérieur de la grange, il y ait eu une inscription à la craie rouge. On croit encore y lire les lettres… nri, en partie effacées par la tourbe dont la provision était disposée à cet endroit.

Selon cousine Marie, la maison Chez Pierre-Henri fut construite d'après le plan de celle de Henri Aubert du Solliat.

Le « roilleton » ou annexe au vent de la maison chez Pierre-Henri date de 1849. Il fut construit à l'occasion du mariage de mon grand'oncle François Aubert, peu après son retour de la campagne du Sonderbund.

Maison David Henri Piguet (anciennement Charles Aubert).

Un vaste four faisait saillie sur le jardin. La porte d'entrée du cabinet actuel n'est autre que celle de l'ancien four agrandie. On distingue encore une portion de la voûte du four à droite et en haut de la porte. Mon grand-père Henri Piguet avait droit à ce four. Il le céda contre un élargissement de son clos. Il renonça pareillement à son droit de passage à la chappe du vent et à la citerne commune qui occupait l'emplacement du garage actuel.

La citerne en question a été comblée par mon frère il y a une trentaine d'années.

Nombre de maisons avaient des fours du même type, faisant saillie à l'extérieur. Tel fut le cas Chez la Marie, Chez Jules-Isaac, aux maisons des Piguet-Dessus, aux Fuves.

Marest Rouge. Il y en avait deux de ce nom au Chenit : l'un face à la Golisse, l'autre en-dessous de Chez le Maître. Le propriétaire actuel de ce dernier terrain le qualifie encore de Marais Rouge. Une plante à déterminer y abonde. Lorsque les graines de celle-ci pénètrent dans les yeux, il s'en suit une inflammation et le patient voit les objets se teinter de rouge.

La fièvre des Marais Rouges est bien connue des oculistes. Tout récemment Mr. Piguet-Ménétrey, travaillant pour le compte de Jules-Isaac Piguet, en fut atteint. Debout sur le char, l'ouvrier était particulièrement bien placé pour recevoir les graines et poussières, tandis que les autres travailleurs ne s'apercevaient de rien. A peine eut-il vu les yeux de Piguet-Ménétrey que l'oculiste lui demanda : « Ne venez-vous pas d'un lieu marécageux ? C'est tout simplement la fièvre des marais rouges que vous avez attrapée ».

S'informer auprès de Samuel Aubert s'il sait de quelle plante il s'agit. 30.7.1937

Voir détails sur les **Marest Rouges** dans « Contribution à l'étude de la colonisation du Chenit » I, p. 13.

Informations prises auprès de Piguet-Ménétrey, le Marais rouge s'étend à droite du chemin vicinal tendant au Campe, soit entre la villa neuve de Albert Aubert et la maison du Pré Rond.

Le plus mauvais se trouve à proximité de la veille route du Brassus. La région prend en effet une teinte rougeâtre due aux feuilles de certaines plantes.

Il y a aussi un coin de marais rouge à bise du chemin vicinal, non loin de l'Orbe, face au bâtiment à Eugène Rochat.

1865. Il y avait **5 pieds de neige** en rase campagne le 2 avril. Il était presque impossible de mener le fumier, selon Mme Golay-Patrie.

Etat civil de la paroisse du Sentier (Chenit jusqu'en 1837), selon Ferdinand Capt, officier actuel.

Les registres des naissances, mariages & décès en consultation au bureau débutent par l'année 1821. J'y pourrai donc découvrir la date exacte de la mort du patriote Philippe Berney. Ernest Capt prétend, sans indiquer le mois ni le jour , que ce décès se produisit en 1839.